This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2459
V35C5
1824

UC-NRLF
$B 15 051

YC 01668

THÉÂTRE PROP. DRAM. PARIS

N° 79.

CHAMBRE A LOUER,

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR E.-F. VAREZ;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 5 NOVEMBRE 1808.

« L'Amour, l'Ambition sauvent la tragédie,
« Mais comment peut-on faire encor la comédie?
« Que peut-on inventer? un Molière a tout dit,
« Et Regnard, dans ses vers, a moissonné l'esprit.
(M. Duval) Le Vieil Amateur.

TROISIÈME ÉDITION.

PRIX : 1 FR. 25 C.

PARIS,
CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,
SUCCESSEUR DE M. FAGES,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DERVILLE.	M. *Dumont.*
AUGUSTE DERVILLE, son fils.	M. *Lefebvre.*
FLORVAL, ami d'Auguste.	M. *Grévin.*
PROTET, huissier.	M. *Melcourt.*
Mme. RENAUD, propriétaire de la maison.	Mlle. *Lagrenois.*
Records.	

La scène est à Paris dans la maison de madame Renaud.

Le théâtre représente un salon ; à gauche de l'acteur un bureau garni ; à droite, un cabinet, près du bureau une croisée donnant sur la rue. On voit dans l'appartement des instrumens de musique, un chevalet, une grande malle, des cartons, des livres, des papiers, le tout en désordre.

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER fils, rue Thévenot, n°. 8.

CHAMBRE A LOUER,

COMÉDIE EN UN ACTE.

PQ2459
V35C5
1824

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, *seul.*

Dix heures!.. Florval ne revient pas? chaque instant augmente mon inquiétude. Vingt-cinq louis à payer à midi, et pas une obole! Florval espère trouver le moyen de se tirer de cet embarras; dès le matin il est sorti pour cela, l'heure avance, et il ne revient pas. L'approche du danger paralyse mes esprits, enchaîne mon imagination, et je me trouve incapable de rien entreprendre. Quelle situation est la nôtre, et combien nous payons nos inconséquences! (*On frappe*). Je vais enfin connaître mon sort.

SCÈNE II.

AUGUSTE, FLORVAL.

AUGUSTE.

Eh! allons donc.

FLORVAL, *posant son chapeau.*

Me voici, me voici.

AUGUSTE.

Eh bien! que vas-tu m'apprendre?

FLORVAL.

Rien de bon, mon ami.

AUGUSTE.

Tu es consolant.

FLORVAL.

Je suis vrai; j'ai passé chez ce maudit usurier, qui dans des cas pareils, nous a quelquefois rendu service; je l'ai trouvé insensible; son cœur, revêtu d'une triple cuirasse d'acier, est resté sourd à mes prières, il m'a refusé net.

AUGUSTE.

Il t'a refusé?

FLORVAL.

Sans espoir de retour; je lui offrais cependant un gage certain, assuré...

AUGUSTE.

Quoi donc?

FLORVAL.

Un billet signé de moi.

AUGUSTE.

Il n'a pas voulu l'accepter?

M733950

FLORVAL.

Non, tu m'en vois encore confus ; voilà la première fois que pareille chose m'arrive.

AUGUSTE.

Cela crie vengeance. Je puis te jurer que je le punirai de ce manque d'égards.

FLORVAL.

Comment ?

AUGUSTE.

En ne lui empruntant plus.

FLORVAL, *riant.*

Superbe moyen de te venger.

AUGUSTE.

Mais enfin, comment allons-nous faire ?

FLORVAL.

Je n'en sais rien.

AUGUSTE.

La situation est désespérante.

FLORVAL.

Sans doute, pas un sou...

AUGUSTE.

Et un huissier à satisfaire. Et quand bien même nous n'aurions pas cette dette, n'avons-nous pas besoin pour nous-mêmes ? mon tailleur ne veut plus faire crédit.

FLORVAL.

Nous en changerons.

AUGUSTE.

Le marchand de draps ne veut plus rien fournir.

FLORVAL.

Modeste dans notre parure, nous resterons chez nous, et ne quitterons point notre négligé.

AUGUSTE.

Tu te consoles de tout ; il vaudrait bien mieux trouver un moyen pour parer à tout ceci.

FLORVAL.

C'est bien à quoi je pense... j'ai même déjà ébauché un projet ; mais il faut attendre pour obtenir la réussite.

AUGUSTE.

Eh ! dis-moi donc...

FLORVAL.

Tu connais bien cette vieille comtesse de cinquante ans, au maintien guindé, à la coiffure antique, et qui plusieurs fois à la promenade nous a remarqué et honoré d'un sourire gracieux ?.. je me suis présenté ce matin chez elle.

AUGUSTE.

Comment tu as osé....

FLORVAL.

Que veux-tu, mon cher ami, en pareille circonstance il faut avoir recours à tout le monde. J'ai facilement découvert son adresse. J'arrive, on m'annonce, je suis introduit dans un vaste salon; là j'aperçois notre vieille douairière, assise dans un grand fauteuil, entre son chien et son perroquet. Elle me reconnaît, aussitôt un reste d'incarnat vient colorer ses rides. Tu penses bien que je n'ai pas débuté par lui faire le tableau de notre infortune. Je m'informai de sa santé, je me plaignis de ce que la saison nous privait du plaisir de la rencontrer, je lui tins mille propos flatteurs auxquels elle répondit avec une aménité encourageante: enfin, je l'ai quittée emportant avec moi la permission de me présenter chez elle toutes les fois que bon me semblera, et la certitude d'être toujours bien reçu.

AUGUSTE.

Voilà tout?

FLORVAL.

Sans doute: fallait-il du premier abord lui faire connaître notre misère, j'aurais été éconduit comme un sot, et mon projet était manqué. Maintenant que j'ai la permission de me présenter chez elle, tu penses bien que j'en profiterai, et, laisse-moi faire, avant quinze jours, j'aurai beaucoup d'empire sur son esprit.

AUGUSTE.

Où cela nous conduira-t-il?

FLORVAL.

Comment, tu ne vois rien dans la perspective? la dame est vieille, d'accord, mais elle est veuve, riche, très-riche.

AUGUSTE.

Tu l'épouserais peut-être?

FLORVAL.

Ma foi, pour sortir d'embarras on fait bien des choses.

AUGUSTE.

Toi l'époux d'une femme de cinquante ans?

FLORVAL.

Pourquoi non. Je n'aurai point à craindre une nombreuse postérité... d'ailleurs, ne serai-je pas bien récompensé du sacrifice, en me trouvant à même d'être utile à mon ami. Admis à ma table, logé chez moi, tu partageras mon bonheur, à condition cependant que tu ne troubleras pas l'union conjugale?

AUGUSTE.

Sois tranquille. Mais en attendant la réussite de cette folie, au-

jourd'hui, à midi, il faut payer vingt-cinq louis, ou nous voi mis dehors de cette maison, vendre nos meubles, et ne sa chant où aller nous loger.

FLORVAL, *riant.*

Que veux-tu? il fait beau, le ciel est pur, nous nous promè nerons. Nous observerons les étoiles. Il y a longtemps que je désire faire un cours d'astronomie.

AUGUSTE.

C'est bien là le moment de plaisanter.

FLORVAL.

Que gagnerons-nous à nous attrister ? de l'ennui. Rions de tout, et ne nous laissons point abattre par le chagrin.

AUGUSTE.

Et madame Renaud, notre propriétaire, envers laquelle nous sommes arriérés, Dieu sait ! au premier moment, elle se joindra à ceux qui déjà nous tourmentent, et ne sera pas la moins terrible, je t'assure.

FLORVAL.

Tant mieux:

A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire.

AUGUSTE.

Voilà comme tu es toujours, ne songeant jamais la veille à ce que tu feras le lendemain. J'avoue que je n'ai pas ta philosophie.

FLORVAL.

Après tout, y a-t-il de notre faute dans tout cela? Tu quittes M. Derville, ton père, pour venir à Paris, dans l'espérance d'utiliser tes talens, et de suffire à ton existence. Un hasard nous fait rencontrer ; nos caractères, nos goûts sympathisent, et dès-lors nous ne nous quittons plus. Nous tentons la fortune de mille manières. L'ingrate semble prendre plaisir à nous échapper. Nous transformons notre local en atelier. Un tableau, qui doit assurer notre fortune et notre réputation, s'achève sous nos doigts. Nous attendons qu'un amateur se présente pour recevoir le prix de nos veilles ; personne ne paraît, et nous sommes fort heureux de trouver un marchand qui veuille bien nous rembourser le prix de la toile et des couleurs. Nous abandonnons la peinture pour invoquer Thalie. Un drame bien sombre est composé, la renommée précède notre ouvrage. Enfin, nous allons jouir du fruit de nos travaux? pas du tout! une coalition d'auteurs se forme, et nous sommes écartés et refusés. Nous faisons un roman, aucun libraire ne veut s'en rendre éditeur; nous annonçons un cours de littérature, pas un écolier ne se présente, et notre voisin, le maître

de danse, a trente élèves. Rebutés par cette foule de dégoûts, nous renonçons à nos projets ; tranquilles chez nous, au sein d'une heureuse indolence, nous philosophons ; et n'ayant plus à craindre ni les envieux ni les rivaux, nous jouissons en paix de notre indépendance et des douceurs de l'amitié.

AUGUSTE.

Oui, mais tu ne dis pas tout, nous nous sommes endettés, car enfin, il faut vivre. Mes parens et les tiens, qui semblaient deviner notre sort futur, et qui se sont toujours opposés à nos desseins, ont été sourds à nos prières. Nous avons eu beau demander, rien ne nous est parvenu. Nos créanciers se sont impatientés ; après les prières sont venues les menaces, après les menaces les assignations, après les assignations les sentences, et enfin, aujourd'hui, on fait une saisie réelle de nos meubles, et on nous prie poliment de sortir de chez nous.

FLORVAL, *riant.*

Voilà la conclusion.

AUGUSTE.

Elle est consolante.

FLORVAL.

Mais tu ne songes donc pas qu'il te reste un ami inventif, entreprenant, et capable de te tirer de ce mauvais pas. Je t'ai servi dans plus d'une circonstance, et tu ne peux avoir oublié mon zèle.

AUGUSTE.

Prouve-le moi donc dans ce moment.

FLORVAL.

Voilà ce que je cherche.

AUGUSTE.

Allons, dépêche-toi.

FLORVAL.

Un moment, résumons-nous. Nous devons vingt-cinq louis, pour lesquels on a sentence contre nous, et c'est à midi qu'on doit l'exécuter. Vingt-cinq louis à payer, et pas un écu dans notre bourse, reste vingt-cinq louis à chercher, voilà l'embarras.

AUGUSTE.

Eh sans doute ! sans cela...

FLORVAL, *réfléchissant.*

Laisse-moi donc... Nous avons un mobilier honnête, et sans cette pièce, qui est assez bien garnie, la chambre voisine renferme un piano, des meubles, des tableaux pour une somme assez forte...

AUGUSTE, *l'interrompant.*

Qui n'est pas payée, et pour laquelle on viendra un de ces matins nous mettre dans un nouvel embarras.

FLORVAL, *réfléchissant toujours.*

Si nous pouvions profiter de cela pour... le moyen serait plaisant, l'idée neuve et l'exécution singulière; ma foi, risquons.

AUGUSTE.

Quoi donc?

FLORVAL, *avec joie.*

Nous sommes sauvés.

AUGUSTE.

Comment?

FLORVAL, *vivement.*

Nous sommes sauvés, te dis-je... l'idée est délicieuse, donne-moi une corde.

AUGUSTE, *effrayé.*

Une corde?

FLORVAL.

Eh oui, une corde, prends une feuille de carton, mets-toi à ton bureau et écris.

AUGUSTE.

Que veux-tu faire?

FLORVAL.

Ne t'inquiète de rien, exécute.

AUGUSTE.

Mais, enfin...

FLORVAL.

Ecris, te dis-je?

AUGUSTE.

Quoi?

FLORVAL.

Un écriteau.

AUGUSTE.

Comment?

FLORVAL.

Oui sans doute, un écriteau: *Chambre à louer.*

AUGUSTE.

A quoi bon?..

FLORVAL.

Ecris donc, entêté, et laisse-moi agir. (*Auguste écrit*). Là, écris très-gros afin d'être lu facilement.

AUGUSTE.

Voici; mais je ne comprends pas....

FLORVAL.

Tu vas être au fait. (*il ouvre la fenêtre et descend l'écriteau en dehors*). Bien; maintenant, attendons tout du hasard.

AUGUSTE.

Que peut-il faire pour nous?

FLORVAL.

Je vais te le dire; car tu ne veux rien deviner. Ne peut-il pas se présenter une personne pour louer notre logement? nous lui dirons que, quittant Paris, notre intention est de nous défaire de notre mobilier; il l'achètera, nous payera, nous solderons les vingt-cinq louis et nous voilà hors d'inquiétude.

AUGUSTE.

Oui, mais le marchand de meubles auquel ils sont dus.

FLORVAL.

Il ne se présentera pas aujourd'hui, et d'ici à quelques jours, ne dois-je pas faire un mariage avantageux, ma vieille conquête! d'ailleurs, crois-tu que ton père sera toujours inflexible; il rompra le silence, sois en certain; la situation dans laquelle nous nous trouvons nous punit assez, et doit nous mériter notre grâce. Une fois rèntrés en faveur, nous remplirons nos engagemens, et par une conduite sage et rangée, nous ferons oublier notre étourderie.

AUGUSTE.

Tu possèdes l'art de me persuader; je m'abandonne à toi. (*On frappe*). Mais voici quelqu'un.

FLORVAL.

Serait-ce déjà un acheteur? ou un créancier.

AUGUSTE.

Ouvre.

FLORVAL, *regardant par le trou de la serrure.*

Eh! c'est Mme. Renaud, notre propriétaire. (*Il ouvre*).

SCÈNE III.

Les Précédens Mme. RENAUD.

MAD. RENAUD, *avec colère.*

Voulez-vous bien me dire, Messieurs, ce que signifie ce que je viens de voir? que veut dire cet écriteau, suspendu à votre croisée? il me semble qu'avant de quitter un logement, on doit payer les termes échus.

AUGUSTE.

Madame, c'est bien notre intention, mais...

MAD. RENAUD.

Que m'importe que vous en ayez l'intention, si vous ne l'exécutez pas.

AUGUSTE.

Nous espérons, Madame, de votre complaisance.

MAD. RENAUD.

Ah! je vous vois venir, vous allez me demander des délais, temps perdu, je vous en préviens, c'est de l'argent qu'il me faut, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici que je ne sois payée.

Chambre à louer. 2

FLORVAL, *à part.*

Alors, nous y resterons longtemps.

MAD. RENAUD.

Je suis au courant de ces petites espiégleries ; de jeunes étourdis, comme vous, s'imaginent, parce qu'on est une femme, qu'il sera facile de nous en faire accroire ; mais vous ne me connaissez pas, j'ai prouvé, dans plus d'une circonstance, que j'avais de la tête, et je vous le ferai voir. Je vais de ce pas faire arracher votre écriteau et prendre les mesures convenables pour me faire payer.

AUGUSTE, *à Florval.*

Nous voici bien avancés.

FLORVAL, *à Auguste.*

Laisse-moi faire. (*à madame Renaud*). Et là, là, madame, la colère ne sert à rien, elle défigure les grâces.

MAD. RENAUD.

C'est bon, c'est bon.

FLORVAL.

Écoutez, je vous prie, qui vous dit que nous ne voulons pas vous payer, et qu'au moment où vous vous emportez contre nous, nous ne faisons pas de pénibles sacrifices pour vous satisfaire?

MAD. RENAUD.

Comment des sacrifices? le sacrifice que je vous demande moi, c'est de l'argent.

FLORVAL.

Un moment, on vous en donnera, mais de grâce écoutez-moi.

MAD. RENAUD.

Quoi, encore?

FLORVAL, *jouant la sensibilité.*

Nous vous devons, Auguste le sait comme moi, nous vous devons ; cette dette est sacrée pour nous ; mon ami et moi nous nous sommes dit : cette bonne madame Renaud, qui ne nous tourmente pas, qui a pour notre situation tous les égards de l'honnêteté, la ferons-nous attendre plus longtemps? Non ; mais comment faire? il faut nous résoudre à un sacrifice, quittons notre local, vendons notre mobilier à celui qui le louera, et payons ce qui est dû à notre respectable hôtesse. Heureux d'avoir trouvé le moyen de vous satisfaire, nous l'avons exécuté sur-le-champ, et nous attendions avec ce calme qu'une bonne action procure à l'âme, le résultat de notre résolution, lorsque vous venez porter atteinte à notre bonne foi, attaquer notre honneur. Ah! Madame, je vous le demande, est-ce là ce que nous avons mérité.

MAD. RENAUD.

Quoi, vraiment, vous avez eu cette intention?

FLORVAL.

En pouvez-vous douter? demandez à mon ami, interrogez son cœur, il vous répondra.

AUGUSTE, *hésitant.*

Il est vrai... Madame... que... sans doute...

FLORVAL, *vivement.*

Vous le voyez, il confirme ce que j'avance; il répond sans hésiter... Eh bien, Madame, nous en voulez-vous encore?

MAD. RENAUD.

Un peu moins, je l'avoue; mais écoutez, il est bien permis de s'effrayer, ce n'est pas la première fois qu'on abuse de ma bonne foi, et je puis avoir des craintes...

FLORVAL, *lui prenant la main.*

Oui, avec d'autres, mais avec nous, hein?

MAD. RENAUD.

Ah! je vois que c'est différent.

FLORVAL.

(*Reprenant un air pensif*). Heureux si notre bonne volonté n'est pas contrariée par les évènemens.

MAD. RENAUD.

Comment?

AUGUSTE.

Que va-t-il faire?

FLORVAL, *à part.*

Empruntons-lui de l'argent. (*Haut*). Hélas! oui, malheureusement, vous n'êtes pas la seule personne envers laquelle nous soyons redevables, des créanciers avides nous tourmentent avec acharnement, aujourd'hui même nous avons à craindre des poursuites... une saisie...

MAD. RENAUD, *effrayée.*

Une saisie!

FLORVAL.

De tous nos meubles. Ce serait d'autant plus malheureux que nous nous verrions enlever par là tout ce que nous possédons, et mis hors d'état de vous satisfaire.

MAD. RENAUD.

Vous avez donc des créanciers?

FLORVAL.

Un seul, et si nous pouvions seulement lui donner un à-compte de dix à douze louis, nous arrêterions toutes les poursuites.

MAD. RENAUD.

Dix à douze louis!

FLORVAL.

Oui: mais où trouver cette somme, nous ne connaissons per-

sonne à Paris, et ce n'est pas vous à qui nous devons, qui voudriez augmenter votre créance. (*la fixant*). Quoique plus que personne vous ayez des sûretés, puisque nous demeurons chez vous et que vous êtes la maîtresse de ne rien laisser sortir sans auparavant avoir été soldée, je vous avouerai même, que ce serait peut-être là le seul moyen de conserver l'unique gage que nous puissions vous offrir.

MAD. RENAUD.

C'est-à-dire que si vous n'appaisez pas...

FLORVAL.

Cet avide créancier...

MAD. RENAUD.

On saisit aujourd'hui...

FLORVAL.

Tout ce que nous possédons. A moins qu'avant ce fatal moment, il ne se présente un acquéreur, et vous voyez que sous ce rapport, nous avions encore raison de mettre notre écriteau.

MAD. RENAUD, *s'échauffant.*

Ah! un moment; je ne souffrirai pas cela. Il ne sera pas dit que j'aurai une esclandre dans ma maison.

FLORVAL, *à part.*

Bon, c'est cela.

AUGUSTE.

Il est certain que dans une maison tranquille...

MAD. RENAUD.

Comment donc? mais c'est dans le cas de faire infiniment de tort. Une saisie! ah! mon Dieu! et puis ces gens-là sont d'une brutalité. En enlevant une glace, un meuble, ils peuvent faire des dégats à ma maison... non certainement je ne le souffrirai pas.

FLORVAL.

Alors, comment faire?

MAD. RENAUD.

Comment faire, monsieur, comment faire? le moyen est tout simple. (*Donnant une bourse*). Porter ces dix louis à ces insolens, et leur défendre de mettre les pieds chez moi. C'est un sacrifice que je fais, mais comme vous venez fort bien de le dire, je deviens par là votre unique créancier, et rien ne sortira d'ici que je ne sois payée.

AUGUSTE.

Ah! Madame, que de remercîmens, et...

MAD. RENAUD.

C'est bon, c'est bon. Tâchez de louer bien vîte. Vendez tout, et vendez très-cher; payez-moi, et nous serons tous contens. Ne perdez pas de temps, envoyez vite cet à-compte. Des

huissiers chez moi! des records! une saisie, et une saisie réelle encore! ah! mon Dieu, allez vîte, mon ami, allez vîte. (*Elle sort*).

SCÈNE IV.

FLORVAL, AUGUSTE.

FLORVAL, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, que dis-tu de ma ruse? emprunter de l'argent à un créancier, n'est-ce pas un coup de maître?

AUGUSTE.

Je n'en reviens pas, en vérité ce tour est impayable?

FLORVAL.

Allons ne perdons pas de temps, porte réellement cet à-compte à l'homme d'affaires, et obtiens de lui le plus de délais qu'il sera possible; moi je reste, dans le cas où quelqu'un se présenterait.

AUGUSTE.

Il suffit. Fais en sorte de terminer promptement.

FLORVAL.

Sois tranquille. Tu as des preuves de mon savoir faire.

AUGUSTE.

Adieu.

FLORVAL.

Bonjour. (*Auguste sort*).

SCÈNE V.

FLORVAL, *seul.*

Notre affaire va bien, et je pense conduire la barque à bon port. En vérité je m'admire mentir! cette pauvre Mad. Renaud, comme elle a donné dans le piège. Au fait, je ne sais trop quelle sera la fin de tout ceci, mais j'aime à croire qu'elle sera heureuse. Eh pourquoi rejetterai-je une pensée aussi conforme à mes désirs. Maintenant qu'il se présente quelqu'un pour louer et je suis content. (*On frappe*). Justement, voici peut-être... (*Il va ouvrir*).

SCÈNE VI.

M. DERVILLE, FLORVAL.

DERVILLE, *entrant.*

C'est vous, monsieur, qui êtes le maître de ce logis?

FLORVAL.

Oui, monsieur.

DERVILLE.

Je viens d'apercevoir un écriteau suspendu à votre croisée et je me présente pour louer.

FLORVAL, *à part.*

J'avais deviné juste. (*Haut*). Volontiers, Monsieur; mais je dois vous prévenir d'une petite difficulté, j'occupe ce local

conjointement avec un ami, et nous sommes décidés, en louant, à céder le mobilier.

DERVILLE.

Ah! voilà qui dérange mes projets... je ne compte rester à Paris que quelques jours; et je n'aurais pas voulu...

FLORVAL.

Cette condition est indispensable.

DERVILLE.

Au fait, si je n'y souscris pas je serai obligé de me loger, dans un hôtel garni, et à mon âge... d'aillenrs, à mon départ j'en serai quitte pour agir de même, et au moins pendant mon séjour, j'aurai joui de l'agrément d'être chez moi. Eh bien, Monsieur, j'achèterai le mobilier, et je louerai l'appartement. Il y a sans doute une autre pièce?

FLORVAL, *ouvrant la porte du cabinet.*

Oui, monsieur, celle-ci. Une pièce fort agréable, deux croisées sur la cour.

DERVILLE, *regardant.*

Et une échappée de vue sur le jardin?

FLORVAL.

Il y a un carreau de cassé, mais c'est pour donner de l'air.

DERVILLE.

Quelles sont vos conditions?

FLORVAL.

Très-simples, nous ferons estimer, vous payerez le prix de l'estimation, et vous serez chez vous.

DERVILLE.

C'est fort bien. Il faudra sans doute payer sur-le-champ.

FLORVAL.

Sur-le-champ: c'est une de mes conditions. Si elles peuvent vous convenir, il faut qu'à midi ce soit une affaire terminée.

DERVILLE, *riant.*

Il est onze heures, vous n'avez pas de temps à perdre.

FLORVAL

Pardonnez, Monsieur, mais des raisons particulières nous obligent à agir ainsi; tenez, je vais vous parler franchement. Nous quittons Paris, nous avons une dette d'honneur à payer, et cette somme est destinée à y satisfaire.

DERVILLE.

Voilà qui excuse tout. Votre franchise excite la mienne et je vais dire ce qui m'amène en cette ville; aussi bien, peut-être pourrez-vous m'être utile. J'ai un fils...

FLORVAL.

Je vous en fais mon compliment.

DERVILLE.

Il n'y a pas de quoi. Ce fils me donne mille tourmens. Doué d'un peu d'imagination, d'esprit naturel, il s'est cru du génie; il a embrassé les arts, et s'est bientôt regardé comme un homme important, monsieur le drôle a trouvé qu'une ville de province n'était pas un champ assez vaste pour établir sa réputation, et un beau matin, malgré mes remontrances, les prières de sa mère, il a quitté la maison paternelle pour venir à Paris, où il s'est imaginé que ses talens lui procureraient une existence. Le pauvre malheureux ne connaît guère le monde.

FLORVAL, *à part.*

Quelle singulière ressemblance! (*Haut*). Aurait-il été trompé dans son attente?

DERVILLE.

Précisément. Ainsi que je lui avais prédit, il n'a point réussi, et s'est endetté.

FLORVAL.

Alors, il est retourné vers ses Pénates?

DERVILLE.

Pas du tout. Ah! vous ne connaissez pas l'homme, il s'est entêté, une fausse honte l'a retenu, il a craint d'avoir à rougir de son extravagance, et a mieux aimé végéter, se ruiner, que de venir avouer sa faute, et obtenir son pardon. Par exemple, il m'a bien écrit vingt lettres; mais comme ce n'était pas là ce que je voulais, je me suis bien gardé de lui faire réponse, et j'ai préféré venir moi-même, *incognito*, savoir où en sont les choses.

FLORVAL, *à part.*

Il serait assez plaisant que ce fût... (*Haut*). Et avez-vous déjà obtenu quelques renseignemens?

DERVILLE.

Non, j'arrive. Je sais seulement qu'il demeure dans ce quartier, et voilà ce qui me détermine à y prendre un logement.

FLORVAL.

Et c'est sans doute dans l'intention de pardonner que vous êtes venu.

DERVILLE.

Ah! cela dépendra des circonstances; à vous dire vrai, je lui en veux moins qu'à un certain Florval, avec lequel il s'est lié à son arrivée à Paris.

FLORVAL.

Florval?

DERVILLE.

Le connaîtriez-vous?

FLORVAL.

Beaucoup.

DERVILLE.

Un assez mauvais sujet, m'écrit-on.

FLORVAL.

Un peu étourdi. (*à part*). C'est le papa; plus de doute.

DERVILLE.

Parbleu, vous m'obligerez de me donner quelques renseignemens à son égard. On m'a assuré que sans lui, Auguste..

FLORVAL.

Auguste! (*à part*). C'est notre homme.

DERVILLE.

C'est le nom de mon fils... qu'Auguste Derville, dis-je, aurait déjà reconnu sa faute; mais ce monsieur a de l'esprit, l'imagination vive, chaque jour il invente de nouvelles ressources, et prolonge ainsi l'erreur de son ami.

FLORVAL, *piqué*.

Votre jugement est sévère, monsieur, et vous lui permettrez d'en rappeler.

DERVILLE.

Vous qui le connaissez, il est possible que vous pensiez ainsi. Au surplus, ceci ne doit pas vous fâcher, faites-le moi connaître, et vous me trouverez aussi disposé à revenir de mon opinion, si elle est fausse, que j'ai été prompt à la concevoir.

FLORVAL.

Florval, j'en suis sûr, y apportera tous ses soins.

DERVILLE.

Tant mieux. Mais finissons; je m'accomode de votre local, et je vais donner l'ordre d'y apporter mes malles. Procurez-moi le moyen d'écrire un mot.

FLORVAL.

Passez dans cette pièce, vous serez plus tranquille, vous y trouverez tout ce qui vous sera nécessaire.

DERVILLE.

Volontiers... Ne m'en voulez pas de ma façon de penser sur le compte de votre ami.

FLORVAL.

Il fera son possible pour la détruire.

(*Derville entre dans le cabinet*).

SCÈNE VII.

FLORVAL, *seul*,

Eh bien, nous voilà dans un bel embarras. Pour cette fois mon imagination est en défaut, et je ne sais vraiment comment nous en sortirons. Voici Derville.

SCÈNE VIII.

FLORVAL, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Ah! mon ami; tu me vois désespéré.

FLORVAL.

Je suis confondu.

AUGUSTE.

Nous n'avons plus de ressources.

FLORVAL.

Nous n'avons plus d'espoir.

AUGUSTE.

Notre situation est terrible.

FLORVAL.

Elle est désespérante.

AUGUSTE.

Les huissiers vont venir.

FLORVAL.

Ton père est arrivé.

AUGUSTE.

Hein! que dis-tu?

FLORVAL.

Ton père lui-même est arrivé. (*Montrant le cabinet*). Il est là... le papa!

AUGUSTE.

Mon père!

FLORVAL.

Oui, ton père. Il s'est présenté, a loué ce logement, et il est maintenant occupé à écrire un billet pour faire apporter ses malles.

AUGUSTE.

Eh bien, nous voici bien avancés.

FLORVAL.

C'est ce que je disais.

AUGUSTE.

Il paraît que ton écriteau a produit de merveilleux effets.

FLORVAL.

Ah! je l'avoue, pour cette fois, j'ai été trompé dans mon attente.

AUGUSTE.

Mais comment faire.

FLORVAL.

Ma foi, je ne sais.

AUGUSTE.

Ah! je vais trouver mon père, me jeter à ses pieds, et obtenir mon pardon.

FLORVAL, *étonné.*

Un moment donc ; avant de nous livrer, cherchons s'il ne nous reste pas quelques moyens de défense.

AUGUSTE.

Tu ne sais pas encore tous les danger que nous courons. Je me suis présenté chez l'homme d'affaires, je lui ai donné notre à-compte, et lorsque le traitre a tenu nos espèces, il a ordonné à ce maudit Protet, son huissier, de continuer les poursuites.

FLORVAL.

Ah, l'arabe !

AUGUSTE.

Les records sont en route ; ils marchent sur mes pas, dans quelques minutes ils seront ici.

FLORVAL.

Ah ! mon Dieu ! et madame Renaud ?

AUGUSTE.

C'est à quoi j'ai songé.

FLORVAL.

Et ton père ?

AUGUSTE.

Voilà ce qui met le comble à notre embarras.

FLORVAL.

Il est vrai qu'il n'est pas facile de se tirer de là.

AUGUSTE.

Voyons, cherche, invente.

FLORVAL.

Donne-moi donc le temps.

AUGUSTE.

Chaque minute amène notre perte.

FLORVAL.

Mais encore faut-il.... (*On frappe*).

AUGUSTE.

Ah ! nous sommes perdus. Allons, il n'est plus temps de chercher, il faut ouvrir.

FLORVAL, *l'arrêtant.*

Un moment. Faut-il se livrer comme des imbécilles ? un dernier effort.

AUGUSTE.

Quoi ?

FLORVAL.

Cache-toi dans cette malle, et moi sous cette table.

AUGUSTE.

Pourquoi faire ?

FLORVAL.

Fais ce que je te dis. (*Auguste se place dans la malle. Florval se cache sous la table qui est recouverte par un tapis*).

FLORVAL, *sous la table.*

Maintenant, ouvrira qui voudra.

SCÈNE IX.

Les Précédens, DERVILLE, *et ensuite* PROTET et SIX RECORDS.

DERVILLE, *sortant du cabinet, une lettre à la main.*

Voici ma lettre, je vais envoyer... eh bien ! personne. Où donc est ce jeune homme? (*On frappe*). On frappe, je crois.. serait-ce lui? ouvrons. (*Il va ouvrir*). Qu'est ce que c'est que cela?

PROTET, *entrant.*

Vous êtes bien longtemps à répondre, monsieur. (*Aux Records*). Entrez, entrez, messieurs.

DERVILLE.

Je n'avais pas entendu... Que demandez-vous?

PROTET.

Vous le savez tout aussi bien que moi, monsieur, ce que je demande.

DERVILLE.

Non, je vous assure. Je ne suis point de cette maison, et j'ignore même où est la personne...

PROTET.

Vous ignorez? le détour n'est pas maladroit.

DERVILLE.

Que voulez-vous dire?

PROTET.

Vous le saurez bientôt, monsieur. Vous vous nommez Derville.

DERVILLE, *surpris.*

Oui, monsieur; mais qui vous a dit mon nom?

PROTET.

Eh parbleu ! ce sont les pièces.

FLORVAL, *à part, et toujours sous la table.*

L'horison s'obscurcit.

DERVILLE.

Les pièces !

PROTET.

Oui, monsieur, les pièces. Faites l'ignorant, c'est bien; mais nous n'en procéderons pas moins à la saisie-réelle de vos meubles et effets.

DERVILLE.

Comment la saisie !.. vous vous trompez, vous dis-je, je ne suis point de cette maison, j'y arrive à l'instant, et vous me voyez interdit de tout ce qui s'y passe.

FLORVAL, *à part.*

Les nuages s'amoncèlent.

PROTET.

Propos que tout cela.

DERVILLE.

Mais encore une fois.

PROTET, *aux Records.*

Faites votre devoir.

DERVILLE.

Je m'y oppose, et je veux.

PROTET.

Brrr... nous sommes accoutumés à cela. (*aux Records*). Amis, procédons.

DERVILLE.

Mais ce n'est pas moi...

PROTET.

Ce n'est pas vous, ce n'est pas vous... Vous me feriez damner avec vos dénégations. Vous savez lire, sans doute? eh bien, lisez. (*Il montre le dossier*).

DERVILLE.

Donnez.

PROTET, *retenant le dossier.*

Non, non, jamais cela ne sort de mes mains, lisez comme cela. (*Il lui présente le dossier*).

DERVILLE, *lisant.*

« De saisir les meubles et effets appartenant au sieur Derville. » (*Surpris*). Derville!

FLORVAL, *à part.*

Voilà l'orage.

PROTET.

Eh bien, vous vous nommez Derville?

DERVILLE.

Oui, sans doute. Mais ce ne peut être moi; il y a ici quelque quiproquo....

PROTET.

Qui ne peut me regarder, j'ai mes pièces, elles sont en règle, j'agis. Ah! vous ne m'en imposerez pas; je me nomme Roch-Babilas Protet, et je proteste contre toutes oppositions faites ou à faire. (*Aux Records*). Enlevez ces meubles.

FLORVAL, *sous la table.*

Je suis pris.

DERVILLE.

Mais vous êtes fou.

PROTET.

Vous m'insultez, je crois.

DERVILLE.

Sors à l'instant, ou je vais te chasser moi-même.

PROTET.

Qu'est-ce à dire ? m'injurier dans l'exercice de mes fonctions. (*Aux records*). Enlevez, enlevez, messieurs.

FLORVAL, *se blotissant.*

Ahie ! ahie !

DERVILLE.

Je ne comprends rien à tout ceci.

SCÈNE X et dernière.

Les précédens, Mad. RENAUD.

MAD. RENAUD, *entrant.*

Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? comment, des huissiers, des records, des étrangers chez moi ; mais c'est un vrai guet-à-pent que cette maison. PROTET.

Que demande cette vieille ?

MAD. RENAUD.

Qu'appellez-vous, vieille ? Je vous apprendrai, malhonnête, à respecter une femme de mon caractère ; que venez-vous faire dans cette maison ? N'avez-vous pas reçu un à-compte ce matin ? PROTET.

Cela ne me regarde pas.

MAD. RENAUD.

Comment, cela ne vous regarde pas ? mais cela me regarde, moi. (*Apercevant Derville*). Quel est monsieur ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ? que demandez-vous ?

DERVILLE.

Vous me voyez confus, madame, de tout ce qui arrive ici, et ne sachant que penser.

MAD. RENAUD.

Où est M. Florval ?

DERVILLE, *étonné.*

M. Florval.

MAD. RENAUD.

Oui, Florval, vous avez l'air tout surpris.

DERVILLE.

En effet ; j'ai raison de l'être : quel est ce Florval ?

MAD. RENAUD.

Comment, vous êtes dans cette chambre, et vous ne connaissez pas celui qui l'habite.

PROTET.

Il a perdu la tête.

DERVILLE.

Quoi, c'est lui qui demeure ici ?

MAD. RENAUD.

Eh mais sans doute; de quel pays arrivez-vous donc?

DERVILLE.

Ah! je commence...

PROTET.

Toutes ces explications sont inutiles. Mes pièces sont en règle; j'ai reconnu l'identité de votre individu, et je procède. (*Aux Records*). Emportez.

MAD. RENAUD.

Vous n'emporterez rien, je suis la seule créancière.

PROTET.

Contenez cette vieille folle. (*Deux Records s'emparent d'elle*).

DERVILLE.

De grâce, expliquez-moi...

PROTET.

Rien. (*Aux Records*). Obéissez.

(Des records s'emparent de différens meubles; on enlève la table, et le tapis qui la couvre; un autre s'empare de la malle. Auguste en sort précipitamment, et saisit le Record au collet. Florval reste à genoux. Protet interdit. Mad. Renaud jette un cri d'effroi, et M. Derville témoigne sa surprise. Ce coup de théâtre, fait avec précision, doit offrir un tableau grotesque).

AUGUSTE, *à Florval.*

Arrêtez!

PROTET.

C'est le diable!

DERVILLE.

Que vois-je?..... mon fils!

MAD. RENAUD.

Son fils!

PROTET, *balbutiant.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

AUGUSTE.

Vous allez le savoir. (*Descendant la scène, et s'adressant à son père*). M'est-il permis, mon père, de me présenter devant vous, et me sera-t-il possible d'obtenir mon pardon?

DERVILLE.

Votre pardon! votre pardon!.. Où est Florval. (*Il se retourne, et voit Florval resté à genoux, et qui lui fait des salutations.*) Approchez donc, monsieur.

FLORVAL, *se levant.*

Vous saurez tout, monsieur; mais avant, daignez pardonner à votre fils, il n'est pas coupable de ce qui arrive en ce moment; tout ceci est la suite d'une étourderie dont je suis seul l'auteur.

DERVILLE.

Il n'est pas coupable, dites-vous: je trouve au contraire

qu'il l'est beaucoup. Cessez de prendre sa défense ; elle ne saurait être honorable pour vous.

AUGUSTE.

Mon père, excusez-moi. Un fol égarement a causé mon malheur ; le plaisir eut des attraits pour moi, j'ai suivi ses traces, elles me devinrent funestes. Reconnaissant ma faute, j'en ai rougi moi-même ; mais je n'ai pas eu la force de l'avouer. Voilà mon crime ; il doit me mériter de justes reproches, mais doit-il me priver de l'amitié de mon père ?

DERVILLE.

Eh l'ingratitude dont vous avez payé ma tendresse, monsieur, qui pourra me la faire oublier ? et les liaisons que vous avez faites ? et la conduite que vous avez tenue ? ce logement, ce désordre, ces huissiers, tout n'atteste-t-il pas vos déréglemens ?

AUGUSTE.

J'étais égaré, mon père ; revenu de mon erreur, je vous promets de changer de manière d'être.

FLORVAL.

Je vous réponds de mon ami.

DERVILLE.

Excellente caution... Vous savez, monsieur, ce que je pense à votre égard.

FLORVAL.

Oui ; mais je sais aussi que vous en voulez moins à votre fils qu'à moi. Pardonnez-lui donc, et accablez-moi de toute votre haine jusqu'a ce que je sois parvenu à la détruire par ma soumission.

AUGUSTE.

Mon père...

MAD. RENAUD.

Allons, monsieur, laissez-vous toucher ; étourderie de jeunesse n'attaque jamais le cœur.

DERVILLE.

Et les dettes qu'ils ont contractées, qui les payera, madame.

MAD. RENAUD.

Vous, monsieur, vous. Il n'y a pas de doute, c'est toujours comme cela que les choses se terminent.

DERVILLE.

Eh ! je le sais bien, madame, que je les payerai ; mais, qui me répondra qu'il n'en feront pas d'autres.

FLORVAL.

Ah ! monsieur, la leçon est assez forte. Pardonnez-nous, et nous vous promettons de ne pas avoir, une seconde fois, besoin de votre indulgence.

DERVILLE.

Ah! sans doute, de belles promesses que vous ne tiendrez pas.

MAD. RENAUD.

Pardonnez-moi, monsieur, je lis dans leurs yeux qu'ils sont repentans. Payez-moi, excusez-les, et vous n'en serez point fâché.

DERVILLE.

Vous croyez!... allons, allons, je payerai; mais je t'emmène avec moi. C'est la maison paternelle qui te servira de refuge contre les écueils du monde.

AUGUSTE.

Et mon ami?

FLORVAL.

Nous sommes inséparables.

DERVILLE.

Il faut pourtant vous séparer... (*A Florval*). Nous verrons d'ailleurs, quelques mois d'une conduite sage, et peut-être serai-je le premier à vous appeler près de mon fils.

AUGUSTE.

Allons, reste à Paris. Je t'abandonne ce logement, le mobilier... tout, jusqu'à mes créanciers.

FLORVAL.

Je te remercie du dernier article, le présent serait trop considérable.

PROTET.

Mais me direz-vous, monsieur, ce que tout cela signifie?

DERVILLE.

Cela signifie, monsieur, que c'est à moi que vous aurez affaire. Demain nous compterons. Parbleu, je ne croyais pas sitôt remplir le but de mon voyage, je dois en convenir.

FLORVAL.

Dans tout ceci, vous avez joué de bonheur; vous arrivez à Paris pour chercher votre fils, c'est justement dans son logement que vous venez vous établir.

MAD. RENAUD, *continuant.*

Il m'était dû de l'argent, j'avais raison de craindre, vous vous chargez de la dette, ma tranquillité est rétablie.

PROTET, *sur le même ton.*

Je venais pour faire une saisie, je vous trouve, vous suspendez l'exécution, c'est un malheur; mais vous vous chargez de payer le capital, et surtout les frais, c'est un bonheur.

DERVILLE, *le contrefaisant.*

C'est un bonheur! allons, puisqu'il est ainsi, et que tout le monde est content, je le suis aussi; mais n'oubliez jamais cette leçon, quelle soit pour vous un exemple, et quelle vous corrige de votre étourderie. FIN.

GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.